

N'AYEZ PAS PLUS D'ANIMAUX QUE VOUS
NE POUVEZ EN NOURRIR.

Le cultivateur qui a beaucoup de fourrages, fait certainement mieux de garder ses bestiaux que de les vendre à des prix réduits. Mais ils se font grandement illusion, ceux qui n'ayant que peu de fourrages tiennent à garder de nombreux troupeaux de vaches, de chevaux, etc., etc. Il arrive presque toujours en ce cas, que ces cultivateurs, pour ne pas être à la peine de déboursier de l'argent, ménagent la nourriture à leurs animaux, au lieu d'acheter ce qu'il faut pour les nourrir convenablement. Et quand enfin, il devient absolument nécessaire de se procurer du fourrage, ils achètent quelque rebut, de la mauvaise nourriture, pourvu qu'ils l'obtiennent à bas prix. Voilà pourquoi, au printemps, ces cultivateurs n'ont que des animaux chétifs, décharnés, maigres, pouvant à peine se soutenir. Voilà encore pourquoi tant de cultivateurs perdent tous les ans des têtes de bétail. On les laisse mourir de faim !

Ensuite, on se demande comment il se fait qu'on ne puisse pas élever d'animaux ; et on maugrée contre son sort, tandis qu'on devrait dire : *mea culpa*.

Quand, à l'automne, on s'aperçoit qu'on ne pourra, avec le fourrage renfermé dans les granges, hiverner tous les animaux qu'on possède, il faut en vendre. En se débarrassant ainsi d'un certain nombre de chevaux, ou de bêtes à cornes, on est certain d'avoir assez de fourrage pour hiverner ceux qui restent, et de les hiverner comme il faut. Au printemps on a de beaux animaux. Les chevaux sont forts, et peuvent travailler, suivant les besoins de leur maître : les vaches donnent infiniment plus de lait et de meilleure qualité. Et de plus, on a dans sa poche, l'argent revenant de la vente des animaux cédés l'automne précédent, pour améliorer sa ferme.

Quelques-uns peuvent dire : Nous gardons beaucoup d'animaux afin d'avoir plus de fumier. C'est une raison qui n'a aucune valeur. C'est comme si l'on disait, je chauffe 3 poêles pour avoir plus de cendre. Un homme qui a 50 cordes de bois à brûler, qu'il emploie 1, 2 ou 3 poêles, pour les brûler, il n'aura toujours que la même quantité de cendre. De même, le cultivateur qui n'aura que 50 voyages de fourrage à faire manger, qu'il les fasse manger par 10 ou 15 animaux, il n'aura toujours que la même quantité de fumier.

La valeur du fumier dépend donc de la quantité de fourrage, et non du nombre d'animaux. Et voilà pourquoi nous recommandons fortement aux cultivateurs de ne pas avoir plus d'animaux qu'ils ne peuvent en nourrir.

DES POULES.

Bien des fermières donneraient beaucoup pour connaître le moyen de faire pondre les poules durant l'hiver, et elles auraient parfaitement raison. Une basse-cour bien conduite rétribue pleinement la fermière intelligente du trouble qu'elle prend de ses poules.

Il semble qu'il y ait deux saisons où les poules pondent « naturellement ; » de bonne heure le printemps, et ensuite, dans l'été. Ceci fait voir que si elles étaient laissées à elles-mêmes, elles ne feraient, comme la plupart des oiseaux à l'état sauvage, que deux pontes par an. Mais si on leur donne une bonne nourriture ; si on les met dans un lieu convenable, je crois qu'on peut réussir à les faire pondre pendant une grande partie de l'année.

Au moment de commencer à hiverner les poules, je ne crois pas inutile de vous écrire quelques remarques prises dans de bons auteurs, et comme étant aussi le résultat de mes propres observations.

La première chose à faire, est d'avoir des poules de bonne race. Voici, à ce sujet, ce que dit le grand naturaliste, Buffon : « Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force. »

Les poules doivent être assorties au coq ; si l'on veut une race pure ; mais si l'on cherche à varier, et même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races.

Dans tous les cas, on doit choisir celles qui ont l'air éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point d'éperons ; les proportions du corps sont en général plus légères que celles du mâle. Les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, et pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basses-cours.

Les poules doivent être mises dans un lieu chaud, aéré, et éclairé ; et de grandeur suffisante pour le nombre qu'on en veut garder. Trente poules seront à l'aise dans un poulailler de douze pieds carré ; il faut étendre sur le plancher une couche de sable fin et de cendre, d'à peu près un pouce d'épaisseur. Des poules ainsi logées et nourries avec soin et discernement donnent des œufs une grande partie de l'hiver ; la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner est de l'avoine, et des « grains » de blé et de sarrasin, des patates bouillies, et qu'on leur donne chaudes ; il faut avoir soin d'ajouter à cela de la viande cuite et donner chaud à peu près trois fois par semaine. Pour boisson, de l'eau claire qu'il faut changer tous les jours.

Il est de fait que les vieilles poules ne commencent pas à pondre avant la fin du mois de janvier, à cause de la mue, mais si vous suivez le « traitement » précédent à l'égard des jeunes poules, elles pondront dès le mois de novembre et continueront à pondre tout l'hiver.

EDOUARD.

LA FERME DE MON VOISIN.

(SUITE.)

Je visitai toutes les parties de la maison de M. X. Il y a quatre principaux appartements : 1o. une salle où la famille fait ordinairement la veillée, et où il y a une bibliothèque garnie de livres peu nombreux, mais choisis, sur l'agriculture, et l'histoire du Canada ; 2o. une chambre à coucher ; 3o. une salle à dîner qui communique à la cuisine ; 4o. un salon monté avec simplicité, mais propreté. Le haut de la maison offre plusieurs chambres pour les enfants et les engagés. Tous les lits sont bien fournis de bonnes couvertures faites avec la laine de la ferme : ces couvertures ainsi que plusieurs pièces d'étoffes que M. X. tient en réserve pour les besoins de la famille, ont été teints et tissés par les Sœurs Grises à leur ouvroir de St. Hyacinthe ; M. X. leur ayant fourni la laine produite par ses moutons. Ces tissus font honneur à ces bonnes sœurs, et leur méritent l'encouragement du public.

Les cultivateurs devraient porter leurs laines à l'Ouvroir : ils obtiendraient en retour des tissus aussi beaux et aussi propres, et surtout plus durables, que ceux achetés chez nos marchands. Quand nous avons le moyen de produire nous-mêmes, avec la laine de nos moutons, ce qu'il nous faut pour nous vêtir, nous devrions rougir de payer pour des draps étrangers, qui coûtent toujours plus chers qu'ils ne valent.

La cuisine offre des commodités que toutes nos maisons devraient avoir. D'abord, une pompe facile à manier, donne l'eau à volonté. Un évier [bassin] sert à recevoir les eaux sales et un tube les conduit à un égout ; ceci devrait se trouver dans chaque cuisine : le coût d'un pareil bassin est si minime, que toute maison devrait en être pourvue. Une armoire destinée à recevoir les différents articles de la batterie de cuisine, les chaussures, etc., fait régner dans cet appartement un ordre qui m'a frappé.

La cave de la maison est élevée, bien égoutée, et assez éclairée. Elle est divisée en divers compartiments, qui servent à placer les comestibles, les légumes destinées à l'usage de la maison, et les fruits du verger. Parmi ces derniers, M. X. m'a fait goûter quelques pommes « fameuses » qui m'ont fait prendre la résolution de me planter un verger au plutôt ; après avoir, bien entendu, visité celui de mon voisin, et avoir pris de lui les renseignements sur les moyens qu'il a employés pour réussir.

Bien que tout soit d'une grande simplicité, et de fabrication domestique dans l'ameublement, et les fournitures de la maison de M. X., cependant, il règne partout un air de propreté et une apparence de luxe tels, que je ne pus m'empêcher de lui faire la remarque suivante : — Mais M. X. savez-vous bien que votre demeure ressemble plus à